

Le concept de goût et la naissance de l'esthétique moderne

« Il est toujours difficile, voire parfois impossible, de dater en toute certitude la naissance d'un concept [...]. Une chose est cependant certaine : c'est bien vers le milieu du XVII^e siècle [...] que le terme [de « goût »] acquiert une pertinence dans la désignation d'une faculté nouvelle, habiletée à distinguer le beau du laid et à appréhender par *le sentiment (aisthêsis)* immédiat les règles d'une telle séparation [...]. Et c'est bien aussi à partir de la représentation d'une telle faculté que nous entrons définitivement dans l'univers de l'"esthétique moderne" (la juxtaposition de ces deux termes étant, au demeurant, presque pléonastique). Le point mérite considération.

On ne cherchera pas ici l'originalité : on admettra comme acquise [...] la thèse selon laquelle la modernité se définit par un vaste processus de "subjectivisation" du monde dont le modèle est fourni au niveau philosophique par les trois grands moments de la méthode cartésienne. Sans entrer ici dans le détail de l'interprétation de Descartes, on peut rappeler que la démarche dubitative qu'il adopte dans le *Discours* comme dans les *Méditations* fournit l'archétype de cette subjectivisation de toutes les valeurs qui trouvera son expression politique la plus éloquente avec l'idéologie révolutionnaire de 1789 : dans un *premier temps*, il s'agit de "révoquer en doute" les opinions reçues, tous les préjugés hérités, de sorte qu'il soit fait radicalement *table rase* de la tradition. *Mutatis mutandis*, Descartes opère dans la philosophie une rupture avec l'Antiquité (en particulier avec Aristote) qui n'aura d'équivalent, hors de la philosophie, que dans la coupure avec l'Ancien Régime instaurée par la Révolution. *Deuxième moment* : on recherche un point d'appui pour reconstruire l'édifice de la connaissance scientifique et philosophique qu'on vient de saper à la racine. Et comme c'est *l'individu, le sujet* (peu importe ici la distinction que l'on peut faire entre ces deux termes) qui effectue l'enquête, c'est en fonction de ses propres certitudes qu'elle pourra ou non aboutir. Comme on sait, c'est finalement dans le *cogito* que Descartes trouve le moyen de sortir du doute généralisé. C'est donc, *troisième temps*, sur sa propre subjectivité, sur la certitude absolue qu'a le sujet de se saisir lui-même par sa propre pensée, qu'est édifié le *système* complet de la connaissance [...].

Table rase, saisie du sujet par lui-même comme seul principe absolument certain, constructivisme radical : tels sont les trois temps qui définissent en son principe l'avènement de la modernité philosophique. Pour aller immédiatement au cœur du problème soulevé par ce bouleversement des manières de penser qu'institue, ou tout au moins thématise, le cartésianisme, il faut percevoir ceci : alors que dans le monde des « Anciens » (et le terme peut s'entendre ici au sens philosophique, comme désignant l'Antiquité, ou au sens politique, comme désignant l'Ancien Régime), c'est l'ordre cosmique de la *Tradition* qui fonde pour les hommes la validité des

valeurs et instaure ainsi entre eux un espace possible de *communication*, tout le problème, à partir de Descartes, revient à savoir comment il est possible de fonder *exclusivement à partir de soi* des valeurs qui valent aussi pour les autres [...]. Bref, tout revient à savoir comment il est possible de fonder dans *l'immanence* radicale des valeurs à la subjectivité leur *transcendance*, pour nous-mêmes comme pour autrui.

La question apparaîtra plus clairement encore si, avant de revenir au champ de l'esthétique afin de voir en quoi elle en est tout simplement constitutive, nous opérons un bref détour par celui de la politique. Les contre-révolutionnaires l'ont perçu davantage encore que les révolutionnaires eux-mêmes. Ce qui fait l'essence de la politique moderne, et qui s'exprime de façon particulièrement éclatante dans l'idéologie jacobine, c'est l'avènement de ce qu'on pourrait nommer l'humanisme politique, j'entends par là la prétention (peut-être exorbitante, peu importe ici) à fonder toutes nos valeurs politiques, à commencer par la légitimité du pouvoir, sur l'homme et non plus sur la tradition, qu'elle prenne source dans la divinité ou dans la Nature. [...]

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'émergence de l'esthétique. Contrairement à une opinion reçue, la problématique de l'esthétique n'a rien d'intemporel. Elle est, tout à l'inverse, le signe le plus sûr de l'avènement des Temps modernes. [...]

La naissance de l'esthétique comme discipline philosophique est indissolublement liée à la mutation radicale qui intervient dans la représentation du beau lorsque ce dernier est pensé en termes de *goût*, donc, à partir de ce qui en l'homme va apparaître bientôt comme l'essence même de la subjectivité, comme le plus subjectif du sujet. Avec le concept de goût, en effet, le beau est rapporté si intimement à la subjectivité humaine qu'à la limite il se définit par le plaisir qu'il procure, par les *sensations* ou les sentiments qu'il suscite en nous.

L'une des questions centrales de la philosophie de l'art sera bien sûr celles des critères qui permettent d'affirmer qu'une chose est belle. Comment parvenir en cette matière à une réponse « objective » dès lors que la fondation du beau s'opère dans la subjectivité la plus intime, celle du goût ? Mais comment, aussi, renoncer à la visée d'une telle objectivité alors que le beau, comme toutes les autres valeurs modernes, prétend pouvoir s'adresser à tous et plaire au plus grand nombre ? Problème redoutable par lequel l'esthétique rencontre inévitablement, mais *a priori* et à l'état le plus essentiel, les questions analogues posées à l'individualisme dans le champ de la théorie de la connaissance (comment fonder l'objectivité en partant des représentations du sujet ?) aussi bien que dans celui de la politique (comment fonder le collectif sur les volontés particulières ?) »

Luc Ferry, *Homo Aestheticus. L'invention du goût à l'âge démocratique*, Grasset, 1990, p. 27-34